

FORUM TIGNOUS

JEUDI 14 SEPTEMBRE 2017

COLLOQUE

L'ART ET L'ESPACE PUBLIC : UN MARQUEUR DES RÉALITÉS URBAINES ET CULTURELLES ?

► AVEC LA PARTICIPATION DE :



DANIÈLE PRÉMEL
Vice-Présidente à la Culture
de la Métropole
du Grand Paris
Conseillère de Paris



DENIS MONFLEUR
Artiste Sculpteur



BERNARD VASSEUR
Philosophe
Directeur de la Maison
Aragon-Elsa Triolet



BERNARD VALERO
Architecte





Serge RICHEZ. - Bonjour à tous et bienvenus pour ce premier colloque de l'Espace Collectivités. Nous nous retrouvons encore cette année dans ce salon unique en son genre; même le chapiteau qui recouvre l'Espace Collectivités est unique en Europe.

Les participants de ce débat ont été invités par les grands organisateurs, Gérard Miotello et Jean Lavielle, qui travaillent très activement et efficacement. Ils sont évidemment responsables, cette année, de ce salon.

Nous allons commencer dans les conditions radio et aussi d'Internet puisque tout ce que nous allons dire sera ensuite reproduit et vu par plus de 18 000 élus au minimum. Ces écrits vont être pris en charge et stéréotypés par une professionnelle au regard malicieux. Je sais que vous ne rerez pas un mot, ni un soupir de ce qui est dit.

Ce premier colloque est en cohérence avec celui organisé demain. C'est un colloque passionnant, sans démagogie, sur l'art et l'espace public : un marqueur des réalités urbaines et culturelles ?

Je voudrais simplement évoquer une petite anecdote. L'art est multiple. Récemment a été nommé un chef à la tête de l'orchestre de RADIO FRANCE, Emmanuel Krivine. Il a eu une petite phrase qui pourrait nous intéresser : « L'art doit rester le grain de sable qui vient déranger l'huitre... ». Serait-ce alors aussi le grain de sable dans l'espace public, la part d'improbable, d'imaginaire, de rêve dans la réalité fonctionnelle d'une ville ou d'un quartier, d'une structure d'accueil, du service social ? « À quoi sert l'art dans la vie ? » dit l'huitre qui se referme facilement sur son fonctionnement vital et prosaïque. C'est la question passionnante que nous allons poser à des grains de sable, entendez des artistes.

Denis Monfleur, artiste sculpteur, merci d'être parmi nous. Nous aurons l'occasion de parler de vous à travers une très belle exposition de ce salon, en collaboration avec votre voisin. J'invite les personnes à venir la voir. C'est un geste de cœur. C'est un remarquable travail. Vous êtes là pour témoigner. Vous avez travaillé l'art dans la ville, vous savez de quoi il s'agit.

L'architecte est aussi un artiste, il intègre la notion d'artistes. Merci d'être parmi nous, Bernard Valero, vous êtes architecte. Nous allons parler, comme souvent dans ce lieu, d'une qualité rare qui est de penser en homme d'action et d'agir en homme de pensée.

Madame, vous pensez aux femmes d'action. Quant à réfléchir, nous parlons aussi de culture et de politique. Nous allons voir un cas très pratique que vous avez effectué. Nous allons même l'illustrer. Nous verrons comment l'art a essayé de s'intégrer dans la ville.

Puisque nous parlons de cette comparaison d'Emmanuel Krivine, il existe aussi des amateurs de plage de sable. Ceux qui connaissent très bien les grains de sable sont les grands connasseurs de l'art. Nous avons la chance d'avoir parmi nous Bernard Vasseur qui connaît très bien l'art en général et l'art urbain particulièrement car il est directeur de la Maison Aragon-Elsa Triolet. Il est philosophe et sa haute curiosité a fait qu'il s'en est souvent occupé.

Le grain de sable, il faut qu'il soit doré, entendez qu'il ait au moins la possibilité d'être financé. Nous avons à cette table, nous le remercions, quelqu'un qui est bien placé pour parler des grains de sable et voir dans quel état est l'art en ville aujourd'hui, comment nous pouvons le financer, quels sont



les problèmes, quel est son usage ? Cette avancée de questions est pour Danièle Prémel, vice-présidente à la Culture de la Métropole du Grand Paris, conseillère de Paris, présidente du conseil d'administration d'ÉLOGIE-SIEMP. Je m'arrête là.

Nous allons tout de suite commencer le débat. Je demanderai à Danièle Prémel d'intervenir.

Une dernière anecdote avant. Vous le savez tous, actuellement, un phénomène mondial important rejoint la question et donne à ce débat une très grande actualité. Quatre des plus grandes entreprises au monde, les plus puissantes, les célèbres GAFA : GOOGLE, APPLE, FACEBOOK et AMAZON sont en train de faire main basse, aux États-Unis notamment, sur des quartiers entiers de ville. Quand nous regardons comment se passe actuellement l'aménagement qu'ils souhaitent, la question se pose réellement : est-ce que ce sera un lien social d'art ou simplement un lien connectique, un lien Internet, un lien numérique ? C'est là que se pose la question de la responsabilité que vous allez défendre à cette table. Que faisons-nous face à cela ? Comment l'art va-t-il se retrouver dans ce grand mouvement mondial ? Est-ce que ce sera la promotion de l'art urbain ou l'art de la promotion ?

Je vais demander à Danièle Prémel d'ouvrir ce débat sur l'art, à quoi sert l'art dans la ville et comment le financer ? C'est une première intervention sur votre sensibilisation.

Danièle PRÉMEL. - Je crois que vous l'avez abordé, mais je ne prendrai qu'en dernier l'aspect financier. Effectivement, ce qui est important, c'est la place de l'élu. J'en parlerai à trois niveaux.

Qu'est-ce que cela signifie quand on est conseiller de Paris, comment intervient-on ? C'est la ques-

tion par exemple du comment nous travaillons avec le mécénat. Dernièrement, s'est déroulé le projet autour de la Bourse du commerce. Une délibération a eu lieu avec M. Pinault pour savoir ce qu'il allait en faire. Un aspect était intéressant, savoir comment nous allions travailler, nous élus, avec lui, pour que cette Bourse du commerce soit non seulement un lieu où nous verrons l'art contemporain, que nous réaménagerons, mais aussi comment il travaillera avec les habitants, quelle politique il mènera avec les habitants à partir de ce lieu.

Serge RICHEZ. - C'est-à-dire interroger quelque chose difficile à effectuer avec une telle puissance, la proximité urbaine qu'il pourrait avoir dans son intervention et dans ce qu'il va faire. Ce n'est pas facile.

Danièle PRÉMEL. - C'est la première confrontation qu'un élu peut avoir régulièrement en s'interrogeant sur quelle prise nous pouvons avoir sur des projets de ce type.

Serge RICHEZ. - Avez-vous eu une prise ?



L'ART ET L'ESPACE PUBLIC : UN MARQUEUR DES RÉALITÉS URBAINES ET CULTURELLES ?



Vous voyez qu'une intervention des élus doit aussi se placer en amont des structures, en amont de ce que nous voulons effectuer, pour que les habitants se sentent chez eux, se sentent appartenir à des lieux culturels souvent refermés ou qui se referment petit à petit. Il existe aussi cette idée de durée. Les interventions que demande l'élu - c'est mon point de vue - sont de ne pas rester que sur de l'événementiel, mais de travailler la culture tout le long, en continuité. La culture doit faire partie du quotidien et ne pas être que sur l'événementiel. Souvent, les élus sont pris aussi par le côté événementiel. Ce côté doit être travaillé avec d'autres moments et instances.

Serge RICHEZ. - Vous avez concrètement montré deux interventions importantes de vigilance. Vous vouliez aborder un troisième point par rapport au fait d'être au carrefour, au bon endroit pour pouvoir agir ou avez-vous parlé des deux endroits les plus importants actuellement dans votre action ?

Danièle PRÉMEL. - C'est un type d'intervention que nous pouvons avoir et il existe d'autres exemples. Nous avons travaillé sur le projet « Inventons la Métropole du Grand Paris » peut-être que mes collègues vont en parler. Nous avons lancé un appel d'offres puisque la Métropole comprend 131 communes et beaucoup n'ont pas les moyens de pouvoir finaliser des projets urbains pouvant les modifier. Par ailleurs, il faut utiliser toutes les friches. Nous avons beaucoup de friches industrielles et il faut qu'elles deviennent la richesse des communes. L'appel d'offres est basé sur toutes les propositions des maires de lieux qu'ils pensent pouvoir travailler. Avec cette volonté que la culture soit là et d'avoir des partenariats avec des archi-

Danièle PRÉMEL. - Oui, nous nous sommes posés. C'était à ces conditions, en tant que groupe communiste, que nous avons accepté de voter cette délibération, qu'il y ait dans le projet un travail avec les habitants, un travail avec les écoles de façon à ce que ce ne soit pas un lieu fermé et réservé.

Serge RICHEZ. - Cela travaillera donc vraiment ?

Danièle PRÉMEL. - Oui, nous vérifierons.

Serge RICHEZ. - C'est important dans une période floue.

Danièle PRÉMEL. - Nous y serons confrontés de plus en plus.

Deuxième place d'élu, et comme exemple qui vient en rapprochement, c'est la Métropole. Nous avons subventionné un projet pour sa première phase qui est la période de préparation. Les ateliers Médicis vont s'installer entre Monfermeil et Clichy, lieu emblématique socialement, où il était nécessaire que nous puissions amener la culture. Ce sera un atelier qui recevra en résidence des artistes internationaux, qui aura des formations sur les métiers de la culture et des espaces de start up culturelles, etc. Toutefois, ce lieu n'est pas encore construit. Pour qu'il puisse être pris en compte, que les habitants ne vivent pas ce lieu comme un lieu ne leur appartenant pas, nous allons, dans toute la phase amont, travailler sur une préparation en faisant venir des compagnies. JR a réalisé une grande fresque avec la photographie de tous les habitants. Plusieurs interventions s'effectueront sur presque quatre ans, le temps de construire.

Je fais partie de cette génération d'architectes qui trouve que l'art doit coller au bâtiment. Ce n'est pas une sculpture posée à côté, c'est travailler avec l'artiste au plus près du bâtiment pour que ce soit complètement associé. »

Bernard VALERO

tectes, urbanistes, artistes, ou promoteurs, habitants, pour que ces projets puissent naître et se développer en Métropole. Nous avons eu beaucoup de sujets. Mon voisin en parlera.

Serge RICHEZ. - Merci pour cette première intervention. Je vais demander à Bernard Valero qui est architecte de nous faire part de son expérience. Il faudra que vous partiez plus tôt.

Bernard VALERO. - Comme le dit ma voisine, nous avons travaillé sur un projet de la Métropole et nous avons essayé d'y intégrer l'art et la culture. L'art est aussi de la culture. C'est essentiel. C'est vrai qu'il existe différents sujets, notamment le projet de la Métropole du Grand Paris sur les villes.

Serge RICHEZ. - Avons-nous des images ?

Bernard VALERO. - Malheureusement, vous n'avez pas d'images de ce projet. En revanche, nous pouvons diffuser les images sur La Courneuve.

Serge RICHEZ. - Quel était l'enjeu ?

Bernard VALERO. - C'est un centre municipal de santé. Il sera inauguré dans une semaine. Il vient d'être fini et nous y travaillons depuis trois ans. Je fais partie de cette génération d'architectes qui trouve que l'art doit coller au bâtiment. Ce n'est pas une sculpture posée à côté, c'est travailler avec l'artiste au plus près du bâtiment pour que ce soit complètement associé. C'est un centre de santé où l'on soigne tout le monde, quelle que soit sa couleur de peau, quelle que soit la personne. C'est à La Courneuve, avec le maire communiste Gilles Poux, que nous avons souhaité réaliser un bâtiment avec Jean-Charles Blais, artiste des années 80 très connu qui a aujourd'hui la particularité de travailler sur des sujets très sombres, très noirs donc indéfinissables. J'ai souhaité que nous travaillions sur une petite tête, celle de Salvador Allende, qui a été reproduite sur le bâtiment.

La tête que vous voyez à l'écran est en négatif par rapport au reste. Les taches blanches sont de toutes petites têtes sérigraphiées qui expriment l'universalisme du soin. De loin, il y a plusieurs jeux, c'est une vraie mosaïque. De près, nous voyons la petite tête. Voyez que parfois la tête a été constituée par le vide que crée l'ensemble des petites têtes autour. Il existe tout un jeu plastique sur le fait de voir ou pas.

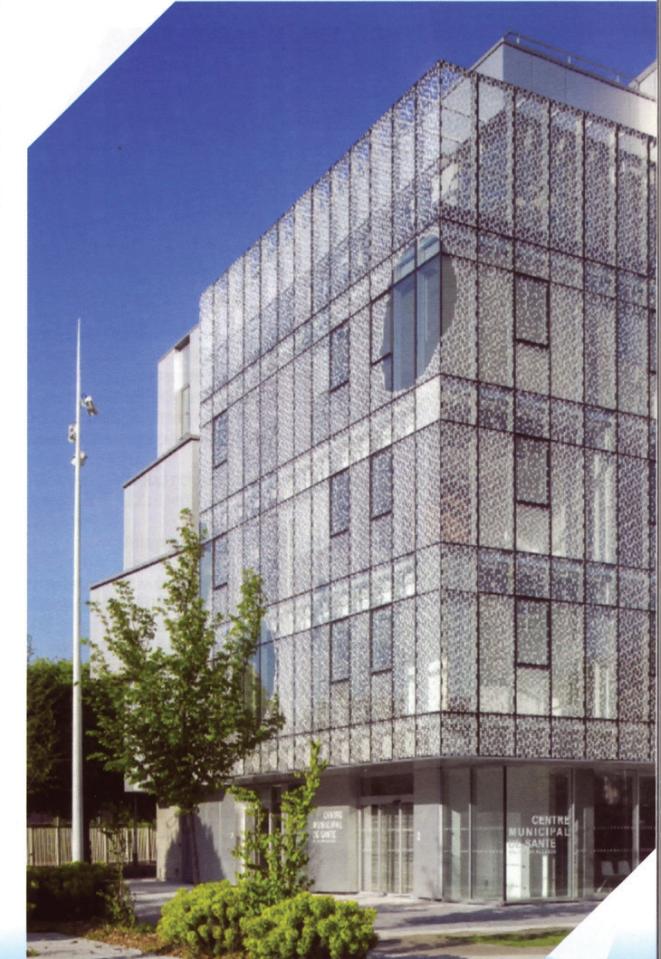
Serge RICHEZ. - Elle a été multipliée. Elle est répliquée.

Bernard VALERO. - Exactement.

Serge RICHEZ. - Vous avez même travaillé sur une tête qui prend l'angle.

Bernard VALERO. - Sur la partie métallique, la tête est traduite comme une sorte de moule. Ce sont des parties opaques. D'autres sont même perforées pour les espaces d'attente. Ces têtes, qui sont toujours les mêmes, avec le même artiste, constellent le bâtiment. C'est un travail étroit entre lui et nous. C'est support de signification. Tout un travail a été réalisé avec la mairie pour expliquer aux habitants cette démarche. Ce n'est pas dans le cadre du 1 % artistique. C'est nous qui avons pris l'artiste. Je le connais.

Serge RICHEZ. - Vous avez intégré la démarche artistique en prenant quelqu'un avec vous, en disant : moi, je veux faire un bâtiment qui soit dans l'art urbain et pas seulement dans la construction.

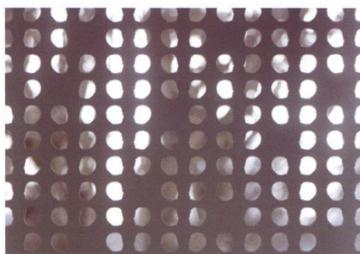


◆ L'ART ET L'ESPACE PUBLIC : UN MARQUEUR DES RÉALITÉS URBAINES ET CULTURELLES ?

Bernard VALERO.- Exactement.

Voyez le schéma de la tête.

Serge RICHEZ.- Nous comprenons mieux la technique. Restons sur cette image.



Bernard VALERO.- Je vais vous montrer le tableau qu'il a réalisé avant, qui a servi de base. C'est une tête qui pèse une tonne. Elle est dans le hall d'entrée. Elle est en acier qui rouille. Elle explique la démarche. Nous sommes partis de cela et nous avons démultiplié la tête en série sur le bâtiment.

Serge RICHEZ.- Vous avez dit que c'est de l'acier qui rouille.

Bernard VALERO.- Il n'est pas traité.

Serge RICHEZ.- Vous le laissez volontairement travailler par le temps.

Bernard VALERO.- Il est juste un peu passivé.

Serge RICHEZ.- C'est très beau.

Bernard VALERO.- C'était son premier schéma. Nous reconnaissions les lunettes de Salvador Allende, sa moustache, mais je ne voulais pas que nous puissions identifier quelqu'un. C'est l'universalisme du soin. Les mêmes têtes sont perforées sur les claustras. C'est la même tête sérigraphiée. C'est pour expliquer comment faire pour que l'artiste ne soit pas détaché de l'objet et que cela puisse passer avec le temps. Les têtes blanches

sont sérigraphiées sur les parties vitrées. C'est de la poudre de verre. Ce sont des émaux. Cela ne partira jamais dans le temps. Ce n'est pas une affiche. Cela ne peut pas s'enlever du verre.

Voilà notre démarche sur ce projet.

Serge RICHEZ.- Ce n'est pas éphémère.

C'est également un très gros travail sur le temps. Le vieillissement de la rouille laisse le temps aux personnes qui visitent le lieu, qui est leur lieu. C'est avoir une horloge.

Bernard VALERO.- C'est un centre de santé donc un bâtiment extrêmement pratiqué. Des personnes entrent et sortent tous les jours.

Serge RICHEZ.- Vous avez aussi le soin, presque politique, de mettre un symbole historique pour ceux qui connaissent, mais de l'effacer légèrement pour que ce ne soit pas un culte de la personnalité.

Bernard VALERO.- Il fallait trouver un thème. Allende est un joli thème, plus que cela, avec une mort tragique, mais nous ne voulions pas que cela reste une telle signification. Cela peut être la tête de tout le monde. C'est l'objet.

Serge RICHEZ.- Ce lieu est très marqué socialement. Les personnes qui entrent ici ne sont pas dans des situations toujours faciles.

Bernard VALERO.- Elles sont en grande précarité.

C'est notre quatrième Centre de Santé. C'est un fait, c'est ainsi, nous n'en réalisons que dans les villes communistes : Vitry, Gennevilliers, Nanterre et La Courneuve. Cherchez l'erreur !

Serge RICHEZ.- Votre réflexion était de dire : nous apportons à la fois l'histoire, de l'humain, du symbole, sans culte de la personnalité, mais en même temps, de la joie de vivre.

Vous avez travaillé sur la lumière, mais l'artiste ne devait pas peser.

Bernard VALERO.- Nous avons souhaité en plus qu'il y ait cette démarche didactique. Beaucoup d'habitants de La Courneuve ne prennent pas les transports pour aller à Paris, voir les expositions. Nous avons emmené Jean-Charles Blais là-bas.

Serge RICHEZ.- Nous allons voir avec un artiste, un grain de sable, et un grand connisseur de l'art comment cela fonctionne.

Ce rapport unique que vous avez eu avec l'artiste fait presque rêver, l'architecte faisant lui-même la démarche. Normalement les politiques doivent provoquer...



Bernard VALERO.- C'est du mécénat.

Serge RICHEZ.- Votre histoire est un conte de fée.

Bernard VALERO.- Je connais un peu Jean-Charles. Il a accepté de le faire avec moi. Cela m'a coûté de l'argent, mais c'était une démarche aussi un peu amicale.

Serge RICHEZ.- Et la confrontation des égos ? C'est vous qui avez appuyé le projet, le choix. Un artiste, c'est aussi sa liberté.

Bernard VALERO.- Pas Jean-Charles.

Serge RICHEZ.- Est-ce vous qui avez choisi Allende ?

Bernard VALERO.- C'est moi qui ai choisi à partir de ses œuvres actuelles le principe d'une petite tête.

Serge RICHEZ.- Nous redévelopperons sur votre expérience mais nous allons revenir sur le concret. Je voudrais demander à Bernard Vasseur et à l'artiste à ses côtés, Denis Monfleur, la vraie question du rapport dans l'art urbain entre quelqu'un qui dit : j'ai envie par rapport à un architecte de faire cela, la liberté de l'artiste et l'enjeu de la ville. Cela doit être compliqué de gérer les trois. Qu'est-ce qui doit être prioritaire ? Est-ce la liberté de l'artiste ?

Bernard VASSEUR.- Vous trouvez tout à l'heure une formule sur l'art dans la ville et les grains de sable. Je voudrais en citer une de Proust du Temps retrouvé, à la fin d'A la recherche du temps perdu, quand il arrive au bout de sa quête : « l'art, c'est ce qui permet d'ajouter à mon regard celui des autres que je ne connais pas ». C'est ce qui vous fait sortir de vous-mêmes, de votre point de vue

« Désormais l'artiste fait partie de ceux qui réfléchissent en amont sur la réalisation d'un paysage urbain. C'est intéressant. Avant il intervenait en aval. C'était la cerise sur le gâteau qui donnait une âme au lieu. »

Bernard VASSEUR

sur le monde, ce qui fait que vous en découvrez d'autres. Je découvre celui de M. Blais, de notre ami architecte, de ce qui se passera à Paris, etc., et dans le même temps, Vermeer et d'autres artistes connus.

Serge RICHEZ.- Même Vermeer a des commandes.

Comment cela se passe-t-il à ce niveau ?

Bernard VASSEUR.- Je trouve qu'il existe une évolution qu'il faut saluer. Pendant très longtemps, l'intervention de l'artiste consistait à mettre une pièce, le plus souvent monumentale, dans un processus de commande, en général publique, mais dans un espace où il n'était pas intervenu.

Serge RICHEZ.- À New-York, les gratte-ciels construits ont la sculpture devant...

Bernard VASSEUR.- On crée un carrefour, on met une sculpture au milieu et voilà.

Vous avez expliqué que ce n'est plus ainsi aujourd'hui. Tant mieux. Cela signifie que dans les



« Penser qu'une œuvre d'art vienne dans le champ de l'architecture ou dans le champ de la cité sans confrontation avec la population est une erreur. »

Denis MONFLEUR

équipes qui fabriquent de la ville ou en tout cas des quartiers de ville - la métropole est une grande chose - désormais l'artiste fait partie de ceux qui réfléchissent en amont sur la réalisation d'un paysage urbain. C'est intéressant. Avant il intervenait en aval. C'était la cerise sur le gâteau qui donnait une âme au lieu. Il déposait sa pièce une fois que le lieu était réalisé. Maintenant c'est le contraire. Il est associé. Il faut saluer cette évolution, mais cette évolution n'en est pas une. Si nous réfléchissons bien, à la Renaissance, cela se passait ainsi. Vous ne pouvez pas dire que Michel-Ange, Vermeer ou Raphael s'occupaient uniquement de tel ou tel endroit. Ils s'occupaient de toute la place Saint-Pierre de Rome du début à la fin. Nous avons retrouvé un moyen de faire ville.

Votre question est au fond la liberté de l'artiste par rapport à la commande.

Serge RICHEZ. - Comment cela se négocie-t-il ?

L'artiste va nous en parler.

Merci de votre belle définition.

Denis Monfleur, l'artiste, vous avez travaillé dans ce système, vous avez réalisé des œuvres. Pouvez-vous nous raconter comment cela se passe ?

Denis MONFLEUR. - J'ai des pièces monumentales un peu partout dans le monde. En préambule, je tiens à dire que Jean-Charles Blais n'est pas qu'un artiste des années 80.

Bernard VALERO. - C'était pour le situer.

Denis MONFLEUR. - La collaboration de Bernard Valero avec Jean-Charles Blais est de plus en plus une pratique courante, qui se fait obligatoirement. Si vous travaillez sur un espace urbain dans lequel un architecte intervient, il va sans dire qu'il faut une collaboration entre le sculpteur et l'architecte, je vais être trivial, simplement pour des problèmes techniques. Ce qu'a présenté Bernard Valero dans les découpes des têtes d'Allende, quand il parle de la façon dont les verres ont été gravés, techniquement, c'est extrêmement compliqué. Il faut avoir

la technicité de l'architecte et des cabinets avec lesquels il travaille pour le réaliser.

J'ai travaillé dans des cadres très différents. J'ai réalisé une pièce sur les pentes du Vésuve qui pèse 40 tonnes. Elle fait partie d'un ensemble du Musée de la sculpture en plein air de Naples payé par des fonds européens. Le commissaire général de l'exposition, de l'implantation desdites sculptures est Jean-Noël Schifano, traducteur d'Umberto Eco. Pour la structure, on vient vous voir dans l'atelier et on vous dit : que pourriez-vous nous proposer comme œuvre pour le kilomètre 10 de la pente du Vésuve ?

Serge RICHEZ. - C'est une vraie liberté.

Denis MONFLEUR. - Vous êtes libres avec des contraintes techniques.

Après, vous installez des sculptures dans des endroits beaucoup plus chargés architecturallement et vous travaillez avec votre collègue architecte. Nous pouvons l'appeler collègue car c'est une véritable collaboration entre les deux personnes. Vous liez les aspects techniques, architecturaux, environnementaux et urbanistiques. Je suis content d'entendre M. Valero dire cela. J'ai assisté de très grands sculpteurs, un catalan, un allemand et un français, aux carrières internationales, des personnes nées dans les années 20 qui étaient les pères de la jeune sculpture. Ce sont les personnes qui ont créé le 1% et les villes nouvelles.

Serge RICHEZ. - Rappelez ce qu'est le 1%.



MANQUE DE PLACES EN CRÈCHES ?

- ✓ Aucun coût pour la Mairie + ✓ Un cadre épanouissant pour les enfants

= Une micro-crèche Heididom

Un jeu d'enfant!

HeidiDom
CRÉATION & GESTION DE MICRO-CRÈCHES.

www.heididom.com | Tél. : 01.75.43.32.00



PHILIA
PROMOTION IMMOBILIÈRE

“Imaginez votre avenir avec nous”

► L'ART ET L'ESPACE PUBLIC : UN MARQUEUR DES RÉALITÉS URBAINES ET CULTURELLES ?

Denis MONFLEUR.- Au début, c'était 1 % des deniers publics donnés dans un bâtiment et défrayés à l'art.

Pour les villes nouvelles, c'est plus intéressant. Après-guerre, Paul Delouvrier, grand urbaniste français, a créé sur les demandes du Comité national de la Résistance, pour les besoins de la population, un projet de villes nouvelles qui viendra à son exécution plus tard. Nous sommes à l'échelle de la ville et non plus du bâtiment. Dans ces villes, des lieux étaient réservés, préparés – où existaient toutes sortes d'artistes, des conceptuels, des personnes plus formées – pour que des œuvres accompagnent le domaine public et la population. Cela ne s'est pas fait sans heurts. Cela ne s'est pas fait sans crise. Cela n'a pas été accepté tout de suite par la population, loin s'en faut. Je pense à tous les grands conceptuels des années 70.

Penser qu'une œuvre d'art vienne dans le champ de l'architecture ou dans le champ de la cité sans confrontation avec la population est une erreur. Dans ma ville, à Fontenay-sous-Bois, une grande pièce de Marino Di Teana a été implantée. S'est tenu un comité de déboulonnement. C'est la plus grande pièce au monde en corten. Elle mesure 22 mètres de haut. Elle rouillera. Il n'y a pas eu de confrontation avec la population. Lorsque la pièce a été posée dans le plus grand carrefour de la ville, les habitants n'en voulaient pas parce qu'elle venait du futurisme italien, était en acier et a rouillé très rapidement. Aujourd'hui retirer cette pièce, la population ferait une insurrection. Il a fallu que le temps auquel l'artiste avait consacré la naissance de son œuvre passe dans la population. Vous pouvez faire toutes les pédagogies que vous voulez, il faut du temps.

Bernard VALERO.- C'est pour cela que j'ai collé l'œuvre sur mon bâtiment, parce que nous ne pouvons pas l'enlever. C'est une bonne solution. Nous aurions demandé à mettre une œuvre de Jean-Charles Blais dans la rue, nous aurions été confrontés à ce que tu dis, cela aurait été sans fin.

Denis MONFLEUR.- Au bout de 10 ans, ils se seraient appropriés Jean-Charles Blais et auraient fait l'effort de savoir qui il était. Ensuite, pour rien au monde, ils n'auraient voulu que nous la retirions.

Serge RICHEZ.- Cela part ailleurs.

Nous allons parler du problème du 1%, de l'argent aujourd'hui. Bernard Vasseur est impatient d'intervenir. Il se dit que le temps d'adaptation de la population est d'autant plus long que c'est une œuvre d'art. Ce n'est pas un objet fonctionnel qui doit être neuf et doit rester neuf. Il faut qu'elle se l'approprie.

Tout cela est beau au niveau de l'union, mais avec quels moyens ?

Bernard VASSEUR.- La question de l'accueil d'une œuvre d'art... C'est une œuvre d'art dans la mesure où elle est une création, non pas la reprise d'un élément habituel qui s'inscrit dans une routine, mais où elle est l'événement qui survient et qui n'est inscrit dans rien de ce qui préexiste. Toute grande œuvre d'art vous secoue ainsi, les œuvres scientifiques aussi. Nous le voyons avec Freud. Nous pourrions donner beaucoup d'exemples.

Serge RICHEZ.- Vous dites que l'œuvre d'art élargit l'espace. Dans une ville qui sera de plus en plus

saturée au niveau urbanistique, l'œuvre d'art a un rôle de respiration visuelle. Nous nous retrouvons dans un endroit qui est dans le rêve et non dans le fonctionnel.

Bernard VASSEUR.- En même temps, ce n'est pas ce qui se passe d'habitude. Dans l'histoire du mot « démocratie », il n'existe pas de démocratie en matière d'art. Il ne peut pas y avoir précisément en raison du côté dérangeant de l'œuvre d'art. Cela signifie que nous pouvons associer, c'est ce que vous faites et c'est très bien.

Serge RICHEZ.- Bernard Valero a plus qu'associé, il est intervenu fortement.

Bernard VASSEUR.- Prenez la Tour Eiffel, lorsqu'elle a été construite, c'est peu de dire que les grands esprits de l'époque ont été opposés. Pourquoi ? Parce que c'était une pièce mécanique. L'art devait être plus aérien, plus léger. Les grands esprits de l'époque s'y sont opposés, Verlaine, Guy de Maupassant... Prenez la Place des colonnes de Buren. Lui aussi prend le contre-pied parfait de ce que nous attendons sur une place. Sur une place carrée, nous nous attendons qu'au centre soit mis un socle très haut avec un gars sur un cheval. Lui ne met rien au centre mais des colonnes avec rien au-dessus, des colonnes sans sculpture. Vous comprenez que cela heurte les habitudes. C'est tant mieux. La preuve de l'œuvre d'art est qu'elle dérange, qu'elle remet en cause des certitudes, des évidences.

Serge RICHEZ.- C'est très clair. Nous voyons les accords, les artistes sont prêts à investir. En même temps, ils ne renoncent pas.

Je demanderai à notre représentante politique comment faire accepter par la population une œuvre qui demande un temps d'adaptation.

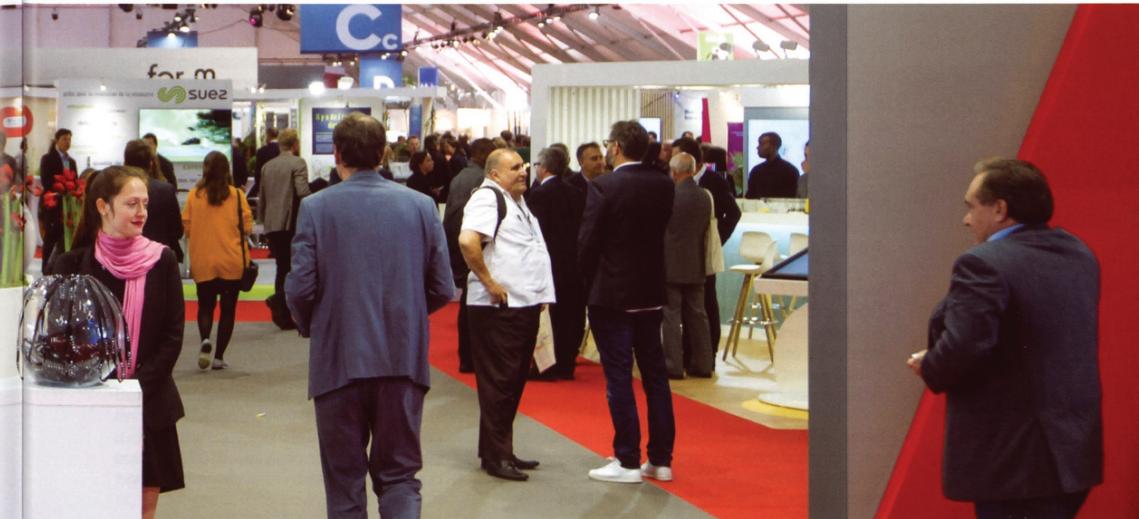
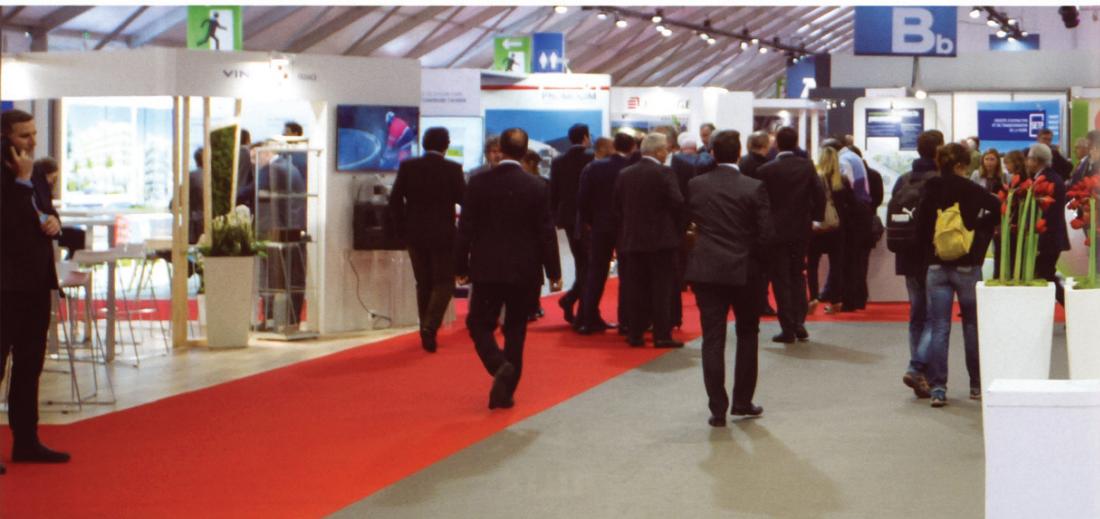
Bernard VASSEUR.- Pensez à Beaubourg, encore un autre exemple.

Serge RICHEZ.- Bernard Valero, sur cette œuvre, vous avez pris une responsabilité morale. C'est un lieu social, de douleur. Cette œuvre est globale avec l'artiste. À partir de là, vous vous êtes dit : je vais imposer.

Bernard VALERO.- C'est une œuvre assez douce. J'ai imposé, mais sans le savoir, cela fait partie intégrante de l'œuvre.

Dans l'histoire du mot « démocratie », il n'existe pas de démocratie en matière d'art. Il ne peut pas y en avoir précisément en raison du côté dérangeant de l'œuvre d'art. »

Bernard VASSEUR



► L'ART ET L'ESPACE PUBLIC : UN MARQUEUR DES RÉALITÉS URBAINES ET CULTURELLES ?

grante du bâtiment. Cela sert aussi à la protection solaire. Les taches sont à l'extérieur. Tout un jeu entre l'artiste et moi a permis de faire que le bâtiment s'accapare cette œuvre d'art et l'œuvre d'art fait corps avec le bâtiment. Derrière, ce sont des laboratoires et des cabinets médicaux. Les personnes sont en consultation. Sont installés aussi des stores car il faut une certaine intimité. Au-delà, nous pourrions consulter avec les taches réalisées sur la façade. Elles sont en plus effectuées par un artiste, c'est une œuvre d'art. Jean-Charles Blais n'est pas qu'un artiste des années 80, je l'ai connu ces dernières années.

Serge RICHEZ. - Montrez-nous l'extérieur. Nous voyons bien sur cette photographie la lumière.

Bernard VALERO. - Nous voyons bien que, même si ce n'était pas Jean-Charles Blais, il faut le savoir. Je n'ai rien imposé. Ce n'est pas un manifeste.



Serge RICHEZ. - Nous ne sommes pas dans le fascisme de l'image d'un thème actuel avec les publicités monumentales mises partout dans les villes. Vous avez eu un respect. Nous prenons ce que nous voulons. Il existe une discréetion. Ce n'est pas toujours possible.

Bernard VALERO. - C'est une forme de délicatesse par rapport aux riverains. Ils l'ont très bien acceptée car ils ont visité au préalable, on leur a expliqué ce que c'était. Cette démarche est nécessaire,

« Nous avons notre place et nous avons quelque chose à dire dans ce lieu et dans ce patrimoine. Cela fait partie de notre ville et de notre quotidien. Je reviens toujours sur ce médiateur qui peut être l'art auprès des populations. »

Danièle PRÉMEL

car toutes ces personnes n'ont pas les moyens d'aller voir des musées et ne savent pas qui est Jean-Charles Blais. Il faut les initier à cela. C'est un bon support.

Serge RICHEZ. - Cette démarche ouvre le moyen de faire passer l'art à travers le fait que vous, architectes, vous donnez la douceur, l'efficacité, le plaisir matériel du lieu. Vous êtes un peu le chasse-pied de l'art qui pourrait s'intégrer avec le temps, en disant : nous n'aimons pas trop mais nous sommes bien dans cet endroit. Trois ans après, nous dirons que nous sommes vraiment bien dans cet endroit. C'est un peu cela le rêve.

Je regarde depuis tout à l'heure Danièle Prémel qui se dit que tout cela serait merveilleux si ce n'était que comme cela. Danièle Prémel va au combat, met son casque. Vous sauvez le soldat Prémel. Qui va voir les différents interlocuteurs ? C'est tout l'art noble et difficile de la politique, obtenir l'argent, les financements, intéresser les uns et les autres et plaire à la population.

Danièle PRÉMEL. - C'est effectivement plaire à la population. Dans le rôle d'élu, il existe le fait qu'il doit se projeter dans le devenir. C'est là où nous trouverons avec l'artiste un point de rencontre dans la prise de risque de déranger, de bousculer, de faire un peu de stupeur auprès de nos habitants. C'est la prise de risque de l'élu, envers et contre tous.

L'espace public est de plus en plus privatisé. Il est de plus en plus fermé. Nous sommes donc obligés de travailler avec l'artiste sur les différents interlocuteurs, la police, la préfecture, nombre d'interlocuteurs administratifs qui vont nous dire si c'est possible ou pas. Comment restons-nous, nous élus, auprès de l'artiste pour lui laisser une place pour pouvoir proposer d'autres choses, déranger les codes habituels ?



Serge RICHEZ. - La parole de l'art est dans la définition qui touche tout le monde, c'est l'éviction de l'art comme objet social. Vous avez donc une définition de l'art comme objet social.

Danièle PRÉMEL. - Je voulais continuer mon idée sur comment nous travaillons l'art. Je suis aussi présidente d'un bailleur social. Comment l'art va accompagner l'habitat ? Comment l'art va permettre que les personnes se sentent bien quelque part et diront : j'habite dans un lieu qui est un beau lieu. C'est un logement social mais c'est un beau lieu parce qu'il a une fresque. Quand nous avons la possibilité, nous faisons venir des artistes pour réaliser des fresques dans des couloirs, des cours, etc., pour travailler avec les habitants, parfois en proposant simplement. La participation peut prendre plusieurs aspects. Nous, logeurs sociaux, avons cette responsabilité de permettre d'habiter dans du beau quand on est dans du logement social. C'est déjà avoir une œuvre qui est là, à l'entrée, qui va permettre de pénétrer dans ce logement.

Serge RICHEZ. - Est-ce systématique ?

Danièle PRÉMEL. - Nous essayons de le faire tant qu'on nous en laisse les moyens, s'il n'y a pas trop d'intervention sur le logement social qui aboutit à ce que le bailleur n'aura plus d'argent.

Serge RICHEZ. - C'est la crainte des mois à venir.

Danièle PRÉMEL. - Oui.

J'évoquerai un autre travail. Nous parlons beaucoup de plasticiens. L'art, c'est aussi faire découvrir. Nous parlerions de l'art de la rue. Comment nous accompagnons à faire découvrir une ville par les

« Quand nous habitons une ville, nous ne la regardons plus. Les arts de la rue vont faire découvrir car ils vont utiliser le patrimoine par des moments éphémères, par des performances. Cela permettra de regarder ce patrimoine d'une autre façon et de donner de l'épaisseur historique aux lieux que nous habitons. »

Danièle PRÉMEL

arts de la rue. Plusieurs expériences, en Île-de-France ou hors de l'Île-de-France, permettent de faire découvrir le patrimoine ou la ville telle qu'elle est. Quand nous habitons une ville, nous ne la regardons plus. Les arts de la rue vont faire découvrir car ils vont utiliser le patrimoine par des moments éphémères, par des performances. Cela permettra de regarder ce patrimoine d'une autre façon et de donner de l'épaisseur historique aux lieux que nous habitons.

Serge RICHEZ. - Un lieu historique, un lieu social pour tous, une réappropriation de la ville à travers le médium de l'art et de l'art populaire. Nous ne parlons pas de l'art de l'artiste reconnu, mais de ceux qui sont dans la rue et qui vont personnaliser par rapport à la ville. Je connais celui qui l'a fait, il est du quartier. Travaillez-vous sur cet aspect ?

Danièle PRÉMEL. - Dans le même sens, c'est aussi comment nous allons prendre l'art pour les habi-



« Sur chaque projet, nous essayons de le faire par le bâtiment seul parce que je pense que c'est une œuvre d'art, que l'architecture est un art majeur. »

Bernard VALERO

tants. Je reviens à ma question d'habitat. Nous avons fait une expérience avec le Musée Carnavalet. Nous avons des logements sociaux dans le Marais. Des personnes viennent habiter dans le Marais. Ils ne se sentent pas habitants de ce quartier qui est de plus en plus touristique. C'est comment nous avons travaillé avec le Musée Carnavalet pour faire découvrir aux habitants de nos logements sociaux qu'ils avaient toute leur place dans le Marais. Toute une histoire existe. Redécouvrir les artisans qui ont été là, redécouvrir la couleur des pièces posées et qui viennent de plusieurs carrières, un nom d'ouvrier qui y a travaillé. Nous avons travaillé avec des artistes qui ont fait découvrir cela à nos habitants qui venaient des quartiers du 19^e, du 18^e arrondissement et qui ne voyaient pas leur place dans le Marais. Nous avons notre place et nous avons quelque chose à dire dans ce lieu et dans ce patrimoine. Cela fait partie de notre ville et de notre quotidien. Je reviens toujours sur ce médiateur que peut être l'art auprès des populations.

Vous disiez démocratie, je n'appelle pas forcément cela de la démocratie. Simplement, c'est le souci de l'élu de dire : quand nous travaillons avec un artiste, ce dialogue qui existe entre l'artiste et l'élu est aussi parce que nous avons à répondre aux habitants. Nous avons à faire que les habitants acceptent. Ils acceptent avec le temps. La Pyramide du Louvre et Beaubourg ont été acceptés avec le temps. Je suis d'une génération où nous discutions pendant des heures sur Beaubourg parce que c'était épouvantable. Maintenant, je ne vois pas comment nous pourrions ne plus avoir Beaubourg.

Serge RICHEZ.- Bernard Valero, vous êtes sur le départ. Nous avons vu que vous avez eu une démarche très originale, très différente et très concrète. Nous savons qu'ont existé, peut-être pas de la même manière, les stars de l'architecture. La fierté du bâtiment social a existé parce qu'il était beau et comprenait de l'Art. Au Brésil et ailleurs, il y a eu beaucoup d'expériences de cet ordre.



« Chaque fois, il faut mettre une pierre à l'édifice, sédimenter, faire évoluer et montrer aux personnes qui n'ont pas les moyens, comme à La Courneuve, que le bâtiment peut être support d'œuvre. Même s'il n'y a pas d'œuvre, il faut que le bâtiment existe par lui-même et explique à quoi il sert et pourquoi il est là. »

Bernard VALERO

Vous qui avez réalisé cela, comment auriez-vous envie que se développe l'art comme objet social à travers votre propre astuce pour infiltrer l'architecture par l'art ?

Bernard VALERO.- Sur chaque projet, nous essayons de le faire par le bâtiment seul parce que je pense que c'est une œuvre d'art, que l'architecture est un art majeur. Ce n'est pas de la prétention. Cela permet aussi d'être arbitré, ce n'est pas si mal que cela. On nous retire plein de fonctions, la décoration, l'art alors que nous nous y intéressons. Je parcours les musées tous les samedis et les dimanches depuis que je suis tout petit et, même si le bâtiment n'a pas d'œuvre d'art, j'essaie de l'expliquer, de démontrer son importance dans la ville. On aime ou pas notre architecture. Il faut du temps pour que les bâtiments soient acceptés. Beaubourg est pour moi un manifeste. Il a permis de révéler l'ancien. Il existe une relation dialectique entre le Marais et Beaubourg. Tant qu'il n'y a pas eu Beaubourg, le Marais n'existe pas. Il y avait des rats et des voitures. Aujourd'hui, tout le monde veut habiter dans le Marais et c'est Beaubourg qui a révélé la chose. Il existe toujours une relation entre le bâtiment et ce qui se passe autour. C'est une forme d'art, de mise en scène et de révélateur du reste de la cité. Dans la continuité des bâtiments existants, nous sommes dans la rupture totale car nous écrivons des bâtiments qui n'ont rien à voir avec le passé. Chaque fois, il faut mettre une pierre à l'édifice, sédimenter, faire évoluer et montrer aux personnes qui n'ont pas les moyens, comme à La Courneuve, que le bâtiment peut être support d'œuvre. Même s'il n'y a pas d'œuvre, il faut que le bâtiment existe par lui-même et explique à quoi il sert et pourquoi il est là.

Serge RICHEZ.- C'est comme un peintre qui partagerait sa toile...

Bernard VALERO.- C'est comme si nous avions écrit une page blanche avec lui. Il s'y est plié, sans problème d'ego, car il n'est pas ainsi, c'est un homme très simple qui pourrait être beaucoup plus connu. Il travaille très bien. Il ne se plaint pas.

« Il existe toujours une relation entre le bâtiment et ce qui se passe autour. C'est une forme d'art, de mise en scène et de révélateur du reste de la cité. »

Bernard VALERO

► L'ART ET L'ESPACE PUBLIC : UN MARQUEUR DES RÉALITÉS URBAINES ET CULTURELLES ?

Il est discret. C'est pour cela que ça a matché entre nous, parce qu'il a compris l'exercice.

Serge RICHEZ.- Quel est votre rêve d'avenir dans votre propre travail ? Qu'auriez-vous envie de créer qui va dans le sens de l'art urbain ?

Bernard VALERO.- Je n'ai pas spécialement de rêve. C'est de continuer à construire des bâtiments, quels qu'ils soient, et améliorer le quotidien. C'est notre business, réaliser un bâtiment qui sert aux autres.

Serge RICHEZ.- En intégrant l'art urbain ?

Bernard VALERO.- Toujours !

Serge RICHEZ.- Avez-vous un projet actuellement ?

Bernard VALERO.- Non. J'ai visité la Fondation de Bernar Venet cet été, qui est un très grand sculpteur. Je travaille sur des bâtiments métalliques et j'aurais aimé collaborer avec ce monsieur sur ces projets.

Serge RICHEZ.- Vous êtes un redoutable recruteur d'artistes.

Bernard VALERO.- Il n'a pas besoin de moi. Je crois que je ne parviendrai pas à travailler avec lui, mais il ne faut jamais rien lâché.

Serge RICHEZ.- Je vois dans votre regard que vous n'avez jamais rien lâché. L'architecte réussit quand il ne lâche pas.

Êtes-vous optimiste face au principe de réalité du coût et de la faisabilité ? Malgré la situation actuelle qui est floue dans tous les domaines, je ne parle pas de la politique, voyez-vous un avenir avec un ciel bleu ou de plus en plus difficile ?

Bernard VALERO.- Le stand d'EMERIGE est derrière vous avec le propriétaire, Laurent Dumas. Il fait intervenir beaucoup d'artistes dans ses bâtiments. Chaque personne trouve le moyen de faire intervenir les artistes.

Je pense que c'est possible, mais il faut le vouloir.

Serge RICHEZ.- Merci Bernard Valero, je vous laisse quitter la table. Vous êtes architecte et vous travaillez de façon superbe avec les artistes. Vous avez le temps de la réserve pour que l'œuvre soit acceptée et que vous vissiez l'œuvre pour ne pas qu'elle disparaîsse avant.

Merci de votre intervention. C'était très intéressant et très concret.

Je me tourne vers Denis Monfleur. Nous avons quelqu'un qui intègre parfaitement, qui récupère



l'artiste. Vous arrivez avec des œuvres magnifiques qui pèsent des tonnes. Comment parvenez-vous à vous intégrer vraiment ?

Denis MONFLEUR.- Je réalise de la miniature au monumental. Il faut savoir qu'à une période, les architectes ont pris une part de la commande publique. C'étaient eux et le plasticien qui intervenaient dans les années 2000. Beaucoup étaient des paysagistes.

Serge RICHEZ.- Ou des décoratifs.

Denis MONFLEUR.- Non, beaucoup avaient fait l'École du paysage de Versailles ou l'École du Breuil. Cela accompagnait le mouvement.

Aujourd'hui, un mouvement de jeunes architectes revient sur une collaboration avec des sculpteurs. Je ne parle pas que pour moi. Des collègues de mon âge, ou même beaucoup plus jeunes, ont de plus en plus de relations à la naissance du projet.

Dans l'espace public, comme vous vous adressez à un public qui n'a pas choisi l'œuvre, il faut que ce soit un révélateur pour chacun. »

Denis MONFLEUR

Comme a fait Bernard Valero. Les architectes viennent dans les ateliers. Ils ont un projet sur trois, quatre ou cinq ans. Ils veulent dédier un espace lié à une œuvre d'art. Une collaboration s'engage entre l'architecte et l'artiste. L'architecte est un artiste qui est aussi un ingénieur et lui aussi a une sensibilité.

Pour en venir à ce que vous disiez sur l'art dans l'espace public, si vous êtes proustien, l'art permet au spectateur de révéler sa propre condition de poète. Le nominal de l'artiste doit disparaître en fonction du passant. Les scandales dans l'art ont été de tout temps.

Mes collaborations sont fonction des architectes avec qui je travaille et se passent toujours bien. Les architectes mettent toujours tous les moyens de la construction au service de l'artiste qu'ils ont choisi.

Serge RICHEZ.- À l'entrée de ce magnifique salon, est exposée une des œuvres que vous avez réalisées. Elle fait penser, quand on est béotien comme moi, à l'île de Pâques. Tout le monde a dû vous le dire. Je l'assume. Ce que vous venez de dire sur la façon d'occuper l'espace public par l'artiste, c'est d'être avec votre œuvre mais de laisser l'imaginaire de la population soumettre sa présence et son interprétation. Je recommande à tous d'aller voir cette œuvre. Nous voyons ce que nous avons envie de voir. Vous avez laissé les visiteurs croire. Nous ne voyons pas vraiment un visage. Ce n'est pas naturaliste. Nous voyons des points. C'est nous-mêmes qui faisons le travail. Je veux dire bravo. C'est peut-être la réflexion que vous avez dans l'envie que vous avez de l'œuvre dans la ville. Ne rien imposer, avec écrit dessus ce

que c'est. C'est le danger de ce qui est en train de se passer, notamment aux États-Unis. Il faut imposer un signe, un sens numérique. C'est l'auditorium de Steve Jobs. Nous ne passerons que ce que nous pouvons récupérer sur le logiciel.

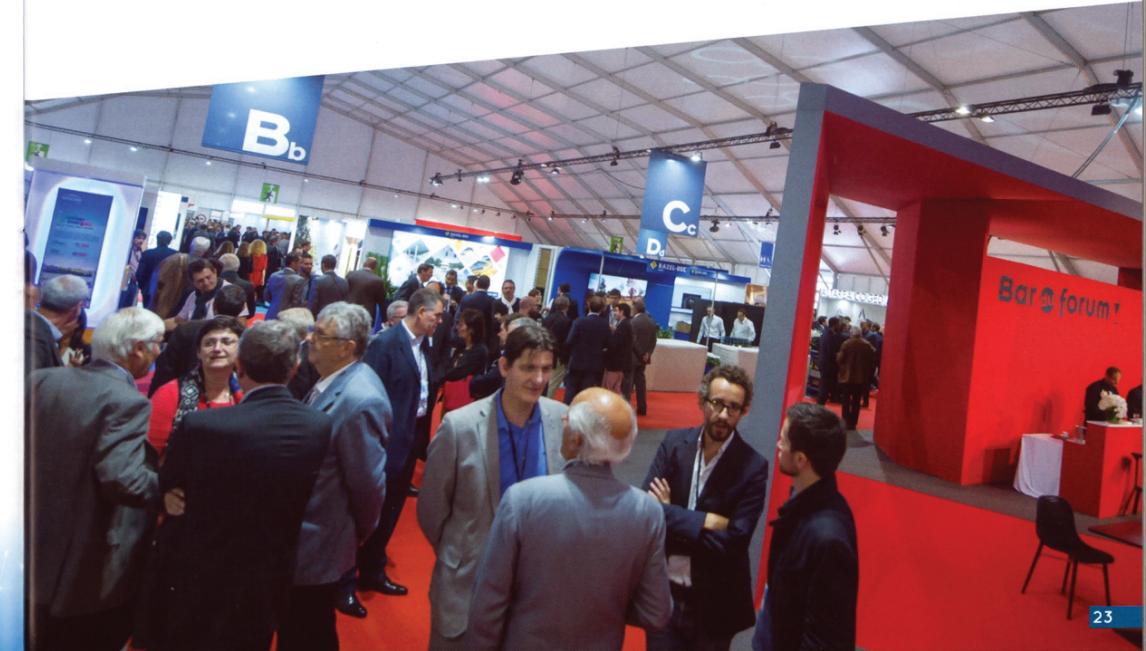
Denis MONFLEUR.- Karl Schmidt-Rottluff, immense artiste expressionniste allemand de l'entre-deux-guerres, disait : « moi, je propose et les gens disposent ». Je parle dans l'art public. Dans les collections privées, dans ce que nous appelons les œuvres domestiques, c'est une autre histoire. Dans l'espace public, comme vous vous adressez à un public qui n'a pas choisi l'œuvre, il faut que ce soit un révélateur pour chacun.

Serge RICHEZ.- Nous allons demander à Bernard Vasseur ce qu'il en pense.

Avant je voudrais vous poser une question très intime. Vous offrez la possibilité d'interprétation pour libérer l'imaginaire des autres. Mais dans la commande, quand Danièle Prémel arrive, qu'elle a d'autres enjeux, imaginons qu'il s'agisse d'un lieu avec beaucoup de douleur, un hôpital, un centre médical municipal, cela influencera-t-il votre envie de créer ?

L'architecte est un artiste qui est aussi un ingénieur et lui aussi a une sensibilité. »

Denis MONFLEUR



L'ART ET L'ESPACE PUBLIC : UN MARQUEUR DES RÉALITÉS URBAINES ET CULTURELLES ?

Denis MONFLEUR.- C'est le grand intérêt de la commande. Vous devrez vous plier à des contraintes préexistantes. C'est là que le chemin avec l'architecte est un chemin de collaboration. Aujourd'hui, des œuvres dans de grands bâtiments seront en amont travaillés avec des sociologues. Vous avez affaire à des panels.

Serge RICHEZ.- Cela ne vous dérange pas ?

Denis MONFLEUR.- Absolument pas, c'est formidable. Je ne crois pas que ce soit un limitateur de liberté. Se plier à des contraintes spécifiques montre la possibilité d'effectuer du travail différent.

Serge RICHEZ.- Je pense que d'autres seraient d'accord. Bach composait toutes les semaines une œuvre différente.

Bernard Vasseur, votre réflexion, vous qui êtes au carrefour entre les artistes et le politique, et qui assumez un héritage dans un endroit magnifique, Triplet-Aragon, comment voyez-vous l'avenir ? Êtes-vous optimiste ? Pensez-vous, malgré cette période, que nous aurons une belle époque ?

Bernard VASSEUR.- Si je me fie aux politiques publiques, je ne parle pas de la capacité d'invention des artistes ni des souhaits des architectes



Nous savons bien qu'en France, l'argent mis dans la culture est pour une très grande part - part supérieure à celle de l'Etat - le fait des collectivités départementales. »

Bernard VASSEUR

et des urbanistes, mais au niveau des financements publics, la culture et l'art - c'est de mon point de vue, nous serons peut-être d'accord - sont une responsabilité publique. Cela ne signifie pas que cela n'implique pas des choix individuels privés. La tradition française est une responsabilité publique depuis la Convention de l'an II et la création du Musée du Louvre, au moment de la Révolution française.

Je suis très inquiet.

Premièrement, tout à l'heure vous parlez du 1%. Denis Monfleur a expliqué, c'est une très vieille idée du Front populaire de 1936 qui, en 1951, trouve son aboutissement dans la loi avec le fait de consacrer 1% dans l'ensemble du budget lorsqu'on construit, rénove ou agrandit un bâtiment public dans une ville, à une œuvre d'artiste. Au départ, étaient surtout concernées les écoles et les universités. Le domaine s'est élargi. On a même étendu des villes pionnières et développé du 1% dans des espaces qui n'étaient pas des écoles ou universités.

Le 1% aujourd'hui, je ne parle pas des efforts de la ville de Paris, je crois, est en train de sortir des habitudes bien que cela ait un très long passé.

Deuxièmement, l'Etat a créé au sein du Centre National des Arts plastiques en 1983, un fonds pour la commande publique. Ce fonds de la commande publique a servi au début à lancer ce qu'on a appelé les travaux des présidents, Pompidou, en 1983 Mitterrand avec la Pyramide du Louvre, etc. Aujourd'hui, ce fonds de la commande publique est à sec au niveau de la commande de l'Etat.

Troisièmement, nous voyons qu'il y a eu ce que rappelait Denis Monfleur, dans les années 60 et 70, la politique des villes nouvelles. Il s'agit d'inventer de la ville. Il s'agit de répondre à l'exode rural. Ce que le sociologue Henri Mandras appelait « La



Centre aquatique écologique Montreuil (93)
Architecte - Agence COSTE Architectures
Maître d'Ouvrage - Ville de Montreuil



Gymnase « Les Poètes » - Pierrefitte-sur-Seine (93)
Architecte - Agence Lehoux & Phily
Maître d'Ouvrage - Ville de Pierrefitte-sur-Seine



Cité des loisirs - Courbevoie (92)
Architecte - Ateliers 2/3/4
Maître d'Ouvrage - Ville de Courbevoie



Ecole élémentaire Montesquieu - Vitry-sur-Seine (94)
Architecte - Agence Valero-Gadan
Maître d'Ouvrage - Ville de Vitry-sur-Seine



Ecole des Bateliers dans l'éco quartier des Docks - Saint-Ouen (93)
Architecte - Jean-François Laurent
Maître d'Ouvrage - Sequano Aménagement



Golf 18 trous - Roissy (95)
Architecte - Golf Optimum / Gilles Leverrier
Maître d'Ouvrage - Communauté de communes Roissy Porte de France

cet
INGÉNIERIE

BÂTIMENT
CONCEPTION
RÉHABILITATION
RÉALISATION



CET Ingénierie
23, quai Alfred Sisley
92390 Villeneuve-la-Garenne
01.46.85.86.87

► L'ART ET L'ESPACE PUBLIC : UN MARQUEUR DES RÉALITÉS URBAINES ET CULTURELLES ?



« L'imaginaire est l'émancipation des personnes. Plus nous faisons appel à cet imaginaire, plus la personne s'émancipe, plus la personne pourra sortir des codes. »

Danièle PRÉMEL

Fin des paysans ». Toute une population arrivait vers les villes, en particulier vers Paris et il a été décidé de créer des villes nouvelles autour. Dans ces villes nouvelles, des artistes ont été impliqués, comme Marta Pan, le grand sculpteur, dans la fabrication des paysages urbains de ces villes nouvelles. Il s'agissait d'inventer de l'espace urbain. Je pense à Marta Pan à Saint-Quentin-en-Yvelines ou à Dani Karavan qui a organisé autour d'un axe la ville nouvelle de Cergy-Pontoise.

Manifestement, nous sommes 50 ans plus tard, nous avons créé des métropoles, nous avons créé du Grand Paris et nous pouvons nous interroger sur la place qui sera réservée aux questions proprement artistiques.

Enfin, et ce sera mon dernier point, je suis très inquiet, quand je vois aujourd'hui qu'on attaque les collectivités territoriales, les communes, les départements, les régions, tous les échelons créés, avec la question des compétences globales, générales et de la compétence obligatoire. Il est dit aujourd'hui : vous êtes endettés et par conséquent, vous devez vous consacrer uniquement aux tâches qui relèvent du périmètre de votre collectivité. Or, la culture et l'art ne relèvent du périmètre d'aucune des collectivités territoriales, mais grâce à la compétence générale accordée par les lois de décentralisation aux villes. Les maires et les présidents de Conseil Général avaient bien compris que c'était un plus d'avoir des artistes pour l'image de leur ville et la symbolisation autour de la ville. Nous savons bien qu'en France, l'argent mis dans la culture est pour une très grande part - part supérieure à celle de l'Etat - le fait des collectivités départementales.

L'attaque portée à ces collectivités est de leur dire : réduisez-vous à vos compétences obligatoires, c'est-à-dire au périmètre des activités qui relèvent de votre champ. Or, nous savons que la culture n'en relève pas, mais qu'elle est une grande dépense des communes jusqu'alors. Cela signifie que nous pouvons craindre que la culture et l'art soient frappés en premier. C'est d'ailleurs ce qui se passe dans de très nombreuses villes, dans de très nombreuses collectivités. Ce qui m'inquiète

vraiment, c'est de voir que le budget public de l'Etat, le budget de la culture n'est toujours pas 1% du budget d'ensemble de la collectivité nationale. Absolument rien n'a progressé depuis les années 50, quand ce mot d'ordre de 1% a été formé et qu'il est devenu populaire dans la décentralisation avec des personnes comme Jean Vilar.

Nous ne sommes toujours pas à 1% du budget général. La disette budgétaire et les pressions de l'Etat accroissent les charges des communes mais parallèlement diminuent le remboursement de ses charges. Les communes et collectivités s'emparent du fait. Je ne parle même pas du fait que les départements ont leur existence menacée. Tout cela fait qu'il existe de moins en moins de place dans notre réalité actuelle pour l'art et la culture. À mon avis, cela doit commander des luttes.

Bien entendu, les financements privés, les financements d'entreprise, le mécénat existent. Parfait, très bien. Mais nous voyons bien, à mon sens, que si cet apport est nécessaire, il ne peut pas combler complètement ni remplacer complètement l'impulsion qui doit venir de l'Etat. Il y a une responsabilité publique nationale en matière de culture. Il faut y tenir.

Serge RICHEZ. - Merci. C'est une très belle intervention. Elle ouvre sur la politique, sur l'inquiétude.

Je vais demander à Danièle Prémel de nous dire comment elle voit son avenir. Nous venons d'avoir une synthèse sur l'historique et sur le présent.

Danièle PRÉMEL. - Je pourrais dire ce que nous vivons. Par exemple, la Métropole du Grand Paris a pris la compétence de la culture. Ce n'est pas une compétence obligatoire. En tant que vice-présidente de la Culture, je dois faire ma place, trouver les budgets de l'économie, de l'environnement pour mettre la culture un peu partout. Il n'existe pas de budget culture à la Métropole du Grand Paris, même s'il existe une volonté forte d'avoir pris cette compétence. Il faut s'appuyer sur des volontés sans beaucoup de moyens. Les collectivités sont très attaquées, elles pouvaient prendre cette compétence culture en y mettant un peu de financement. Or, elles sont de plus en plus appauvries, c'est le premier budget qui va tomber. Je crois que c'est vraiment en ce moment qu'il faut se battre par rapport à cela.

Je parle des logeurs sociaux. On va compenser les APL, parce qu'on va baisser les loyers. Cela permettait également d'avoir des budgets autonomes, des budgets qui permettaient de faire un peu plus de culture, de faire appel à des artistes. À chaque bâti, nous mettons de l'artistique. Cela sera de plus en plus difficile. Nous sommes dans une pente difficile. Il faut que nous mobilisions tous les personnes sensibles à cela.



► L'ART ET L'ESPACE PUBLIC : UN MARQUEUR DES RÉALITÉS URBAINES ET CULTURELLES ?

Une sculpture est un moment où nous nous mettons face à une œuvre et où l'imaginaire va venir. L'imaginaire est l'émancipation des personnes. Plus nous faisons appel à cet imaginaire, plus la personne s'émancipe, plus la personne pourra sortir des codes. Il faudrait vraiment que nous menions une lutte. Pour ma part, c'est cela. J'ai la chance encore d'être conseillère de Paris, qui a une forte volonté culturelle. Méfions-nous de ce qui nous guette autour de l'attractif. Des métropoles confondent culture et attractivité. À partir de ce moment, que faisons-nous ?

Serge RICHEZ.- C'est tout le travail avec ces grandes entreprises aux Etats-Unis.

Merci Danièle Prémel, je rappelle que vous êtes vice-présidente à la Culture de la Métropole du Grand Paris et conseillère de Paris, très combattante, présidente d'ÉLOGIE-SIEMP.

Je voudrais simplement revenir, sans ouvrir le débat, sur un point important dont vous avez parlé. La culture, d'après ce que vous dites, tous les quatre, demande un temps d'intégration. L'objet demande un temps d'intégration. L'objet sportif crée une possibilité de cohésion, peut-être illusoire mais immédiate. Le politique aime un résultat immédiat quand le politique est démagogique. Entre ce qui est de l'ordre du sportif dans la ville et l'ordre du culturel, n'aurons-nous pas un gros challenge pour que les équilibres soient respectés ?

Danièle PRÉMEL.- Je vous voir venir avec nos Jeux Olympiques.

Serge RICHEZ.- Je me demande quelles œuvres d'art nous aurons.

Danièle PRÉMEL.- Quelle place sera donnée à la culture ? Le sport nous servira-t-il aussi comme vecteur pour développer plus de culture ? Je crois, pour l'instant, que notre volonté est que ces Jeux

Olympiques se différencient et soient peut-être l'occasion, puisque nous aurons des financements, de travailler autrement. Par exemple, comment intégrer un village olympique dans la ville, comment travailler les espaces. En ferons-nous un simple dortoir d'abord sportif puis pour les populations. C'est l'enjeu.

Serge RICHEZ.- Ils se feront financer la plupart du temps par les grandes marques qui imposeront tout ce qui est iconique.

Une idée passionnante s'est dite, la grande difficulté mais la volonté de vous battre. Les opérations en sous-marin, un peu Cheval de Troie, dont nous a parlé Bernard Valero qui réalise un très beau travail seront peut-être un travail d'avenir. Ce qui est certain, c'est que personne ne peut douter de notre engagement et de notre combat. Quant à l'œuvre d'art, elle donne l'envie d'avoir une sculpture au pouvoir d'interrogation. Nous pourrions demander à Denis Monfleur comment représenter en sculpture l'interrogation dans laquelle nous sommes, de l'avenir. Qu'allons-nous devenir ? Je pense que l'œuvre d'art fonctionne toujours là-dessus. Merci à vous trois.

Un deuxième colloque passionnant se tiendra demain sur l'aménagement et l'habitat, à l'aube d'une nouvelle révolution. Il est dans la cohérence de celui-ci.

Je voudrais citer le beau livre de Bernard Vasseur. Il contient une citation de Balzac, tirée de La Cousine Bette, une interrogation qu'elle tient à la fin : « demain ne sera-t-on condamné à ne faire que des petites œuvres ? » C'est peut-être la question que se pose l'avenir politique de l'enjeu urbain de la culture. Rêvons que le grain de sable dans l'huître nous permette, grâce à vous, de produire des perles.

Merci à vous.



BUREAU D'ETUDES EN ASSAINISSEMENT

ENTREPRISE ACCRÉDITÉE COFRAC POUR LE CONTRÔLE DES RÉSEAUX D'ASSAINISSEMENT NEUFS :

- Tests de compactage
- Inspections visuelles et télévisuelles
- Tests d'étanchéité

MISSIONS & COMPÉTENCES SUR OUVRAGES D'ASSAINISSEMENT :

- Opérations Préalables à la Réception (accréditation COFRAC)
- Suivi Qualité Pendant Travaux
- Diagnostic
- Repérages géoréférencés et ortho-photos
- Relevés topographiques au 200/1
- Auscultations d'ouvrages en service : sonar, laser, caméra ...
- Fraisage
- Scan 3D : collecteurs, bassins, bâtiments, stations, puits...)
- Modélisation de maquettes numériques (BIM)
- Étude de faisabilité

8 Route de Mandres - 94440 SANTENY
Tél : 01.45.99.42.18 - Fax : 01.45.95.17.93
Mail : cae@cae-be.fr - Site : www.cae-be.fr

